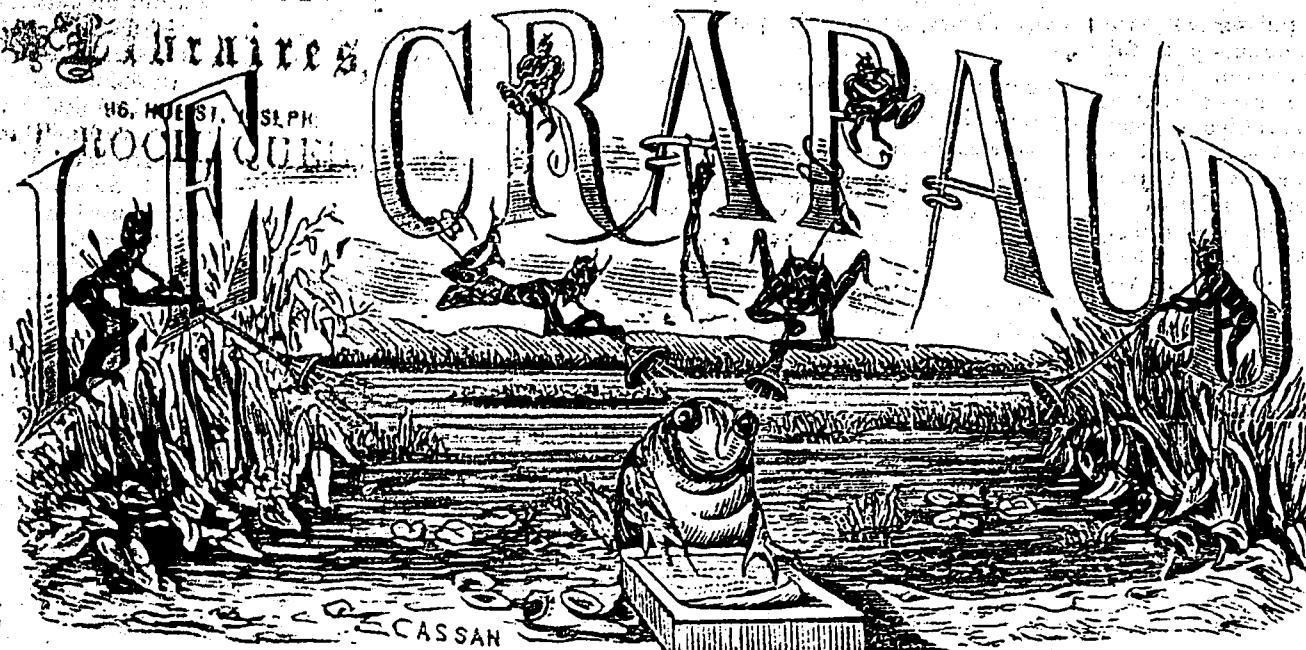


CONDITIONS: L. DROUIN & F.

ABONNEMENT:

UN AN.
Ville - - - \$0.75
Campagne - - \$0.75
Etats-Unis, - \$1.00
SIX MOIS.
Ville - - - 0.40
Campagne - - \$0.50
Un numéro - 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES:

Par ligne.
Première insertion, 10c
Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Vol 1.

BEDARD & BRASEAU, Propriétaires-Editeurs,

Bureau: 30 Rue St. Gabriel, 30

No. 12

LE CREDO DU CRAPAUD

Air. AUXSI TOT QUE LA LUMIERE.

1er.

Un auteur que je révère,
Dit: 'Véritas in vino.
Or donc je remplis mon verre,
Et j'entonne mon Credo.
Sur ce globe misérable
Deut on se plaindre en tous lieux;
Quoique tout marche à la diable;
Je n'en crois pas moins en Dieu,

2ième.

Je crois que nos moralistes
Prêchent d'exemples surtout,
Et je crois nos journalistes,
Des gens d'esprit et de goût.
Je crois que sans leur hermine,
Les chanoines sont des saints.
Je crois que la médecine,
Est utile... Aux médecins.

3ième.

Je crois aux belles promesses,
Que l'on fait à des absents;
Je crois aux tendres caresses
De Messieurs les gouvernants,
Je crois à une jeune beauté
Qui n'a jamais eu d'amants,
Et je crois à la pureté
Des filles de vingt cinq ans

4ième.

Je crois tel autre l'atteste
En barotie de carmin)
Que le mérite modeste
En ce pays suit son chemin.
Je crois que dans son cahuc,
L'homme de bien vit en paix,
Et je crois que la chicane
N'habite plus au palais.

5ième.

Je crois au plaisir des âmes,
Cù les sens n'entrent pour rien
Je prierais que ces dames
N'en use que par maintien.
Je crois même à leur amour,
Et je crois encore bien mieux
Qu'en restant garçon toujours
On serait bien plus heureux.

Cuicot.

Feuilleton du "Crapaud."

LES EMOTIONS DE POLYDORE

MARASQUIN.

PAR

LÉON GOZIAN.

J'avais même poussé si loin mes observations sur ces êtres que nous avons pour voi-ins de cages dans la vaste ménagerie du monde, que je reconnaissais facilement ceux dont les aptitudes instinctives correspondaient aux nôtres, et qui auraient fait, par exemple, des avocats, s'il y en avait parmi les singes: ceux-là gesticulaient, péroraient, apostrophaient toujours; je reconnaissais ceux qui auraient été médecins: ceux-là s'occupaient constamment de l'état physique des autres; ils leur regardaient la langue, le fond de la bouche, l'intérieur des yeux; ceux qui auraient fait aussi des comédiens: ceux-là grimâçaient, jouaient et dansaient du matin au soir; ceux qui seraient devenus astronomes: ceux-là s'arrangeaient pour avoir invariablement le soleil devant au bout du nez; je reconnaissais avec la même infailibilité d'appréciation ceux qui auraient du goût pour le commerce: ceux-là ramassaient tous

les fruits, toutes les graines tombées des mains négligentes des autres et les entassaient dans un coin. Je distinguais pareillement les avares, les prodiges, les crânes, les brava-chos, les bons pères de famille, les bonnes mères, les mères coquettes, les mauvais fils; mais particulièrement toutes les nuances de voleurs, depuis le filou de bonne compagnie, le grec de salon, jusqu'à l'assassin de grande route. J'aurais dit: "Voilà un singe qui roulerait en voiture s'il avait une cravate blanche; en voilà un autre qui serait pendu s'il portait un habit noir."

J'aimais donc à la fois mes pensionnaires à titre de naturaliste, de peintre, de médecin, de philosophe, et cela encore plus qu'à titre de marchand. J'avais fini, à force de pénétration, par lire dans leurs yeux leurs désirs, leurs besoins et leurs pensées, et par converser avec eux. A coup sûr j'aurais atteint dans cette étude psychologique une hauteur inconnue aux plus habiles naturalistes des muséums d'Europe, si l'accident funeste à la suite duquel avait péri mon père n'eût tout à coup ralenti ma passion pour les animaux. Dans chacun d'eux il me fut impossible de ne pas voir un complice du tigre qui l'avait tué. Cette antipathie, de jour en jour plus vive, fut cause que je les négligeai d'abord, pour les punir ensuite avec plus de sévérité qu'aparavant. Ils s'en aperçurent, car les animaux ont peut-être plus que nous l'instinct des bons et des mauvais traitements, et alors ils me redirent en haïnes et en rancunes les rigueurs que j'exerçais quelquefois sur eux avec trop de vivacité. Ils devinrent méchants, vindicatifs; je devins inflexible. La lutte s'établit entre eux et moi; elle s'enflamma graduellement au point que je finis par ne pouvoir plus les gouverner que par les menaces et la baguette de fer. Il en résulta ceci: C'est que si, pour les punir et

les dompter, je n'en fis plus sortir aucun de sa cage, je n'osai plus de mon côté, par prudence, entrer dans la cage d'aucun d'eux. De part et d'autre ce fut un état permanent de colère et d'hostilité. Il n'est sorte de mauvais tours qu'ils ne me jouassent. Le dernier qu'ils tentèrent fut si cruel, si terrible, que si je le passais sous silence je rendrais inintelligible la cause et la fatale origine de mes prodigieuses émotions. Un seul s'en rendit coupable, mais tous y contribuèrent par leur universelle animosité contre moi. Je vais donc raconter l'effroyable vengeance dont je fus victime de la part de ces redoutables animaux.

Le vice-amiral Campbell, qui commandait alors la station navale anglaise de l'Océanie, était dans l'usage, chaque fois qu'il relâchait à Macao, de visiter mon bazar et de m'acheter pour ses volières et sa ménagerie de bord, soit des perruches, soit des oiseaux de l'île de Luzon, soit de jeunes tigres apprivoisés, qui servaient ensuite à son amusement pendant la traversée d'une île à l'autre et pendant le séjour qu'il était obligé de faire quelquefois des mois entiers à l'ancre dans un mouillage ennuyeux et maussade.

Je crois utile de dire ici quelques mots sur l'importance des stations anglaises dans les eaux de la Chine et de l'Australie. Leur but, qu'elles n'atteignent pas toujours, est de protéger le commerce et la vie des Européens dans des parages infestés de pirates chinois et malais, race jaune, infinie et terrible. Ces redoutables serpents de mer, qui sont à l'Océanie ce qu'étaient jadis les Algériens au bassin de la Méditerranée, ne reconnaissant sous le ciel aucune autorité: ni celle de l'empereur de la Chine flanqué de ses mandarins, ni celle des sultans répandus sur quelques grandes îles, comme Bornéo et Mindanao, ni celle des vicerois anglais et hollandais, délégués